

LE BUFFET¹

C'EST un large buffet sculpté; le chêne sombre,
Très vieux, a pris cet air si bon des vieilles gens;
Le buffet est ouvert, et verse dans son ombre
Comme un flot de vin vieux, des parfums engageants²;

Tout plein, c'est un fouillis de vieilles vieilleries³,
De linges odorants et jaunes, de chiffons
De femmes ou d'enfants, de dentelles flétries,
De fichus de grand'mère où sont peints des griffons;

— C'est là qu'on trouverait les médaillons, les mèches
De cheveux blancs ou blonds, les portraits, les fleurs
Dont le parfum se mêle à des parfums de fruits. [sèches

— O buffet du vieux temps, tu sais bien des histoires,
Et tu voudrais conter tes contes, et tu bruis
Quand s'ouvrent lentement tes grandes portes noires⁴.

Octobre 70.

Texte du recueil Demeny (fac-similé Messin).
Pas de variantes.

MA BOHÈME¹

(Fantaisie)

J'E m'en allais, les poings dans mes poches crevées²;
Mon paletot aussi devenait idéal³;
J'allais sous le ciel, Musel et j'étais ton féal⁴;
Oh! là là! que d'amours splendides j'ai rêvées!

Mon unique culotte avait un large trou.
— Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse⁵.
— Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou⁶

Et je les écoutais, assis au bord des routes,
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur⁷;

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,
Comme des lyres, je tirais les élastiques
De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur⁸!

Texte du recueil Demeny (fac-similé Messin).
Quelques variantes de ponctuation dans le ms. Dargens, Revue Indépendante, janv.-fév. 1889.

Rimba
Deuveny
Ed. Gar
Paris

L'ÉCLATANTE VICTOIRE DE SARREBRUCK

P. 79.

1. Comme l'indique Rimbaud lui-même, ce poème a pour origine une gravure belge aperçue à Charleroi et « brillamment colorée » — une sorte d'image d'Épinal, dont il ajoute ironiquement qu'elle « se vend à Charleroi, 35 centimes » : autant dire qu'il s'agit d'une victoire acquise à bon compte... Cette victoire sans envergure (l'ennemi avait perdu en tout 2 officiers et 70 soldats), remportée le 2 août 1870, fut montée en épingle par l'empereur : il adressa de Metz un télégramme ridicule aux Français pour préciser qu'il assistait en personne aux opérations, et que le prince impérial, qui l'accompagnait, avait reçu le baptême du feu et avait été admirable de présence d'esprit et de sang-froid. Rimbaud s'est amusé à faire, lui aussi, un tableau « brillamment coloré » : apothéose « bleue et jaune », « tambours dorés », « rouges canons » ; des expressions enfantines, « dada », « Pioupiou », accentuent le caractère naïf de cette image d'Épinal.

2. *Pitou* est le nom symbolique du bon soldat naïf.

3. *Dumanet* est, dit le *Dictionnaire du XIX^e siècle* cité par Gengoux, le type du « troupier ridicule », « un bleu à qui l'on fait croire les bourdes les plus invraisemblables ».

4. Le *chassepot*, qui porte le nom de son inventeur, a été utilisé pendant la guerre de 1870 ; après 1874, il sera détrôné par le mousqueton de cavalerie. Rimbaud a parlé, dans sa lettre du 25 août, de « tous les ventres qui, chassepot au cœur, font du patrouillotisme aux portes de Mézières ».

5. Le *soleil noir* est une expression assez remarquable : Rimbaud a-t-il lu *El Desdichado* de Nerval ? S'agit-il, comme le croit Gengoux, du « soleil noir » des occultistes ? On peut plutôt penser à un souvenir de Hugo qui, dans *Magnitudo Parvi des Contemplations*, parle d'« un affreux soleil noir d'où rayonne la nuit » (et compare aussi, ailleurs, les tyrans à de « noirs soleils ») ; peut-être Rimbaud fait-il allusion au shako du prince impérial.

6. Rimbaud raffolait, suivant Delahaye, de *La Lanterne de Boquillon*, journal satirique illustré de dessins de Humbert. Le doux ahuri Boquillon est ici revêtu du costume militaire rouge et bleu, popularisé par l'image d'Épinal.

7. *De quoi* est soit une exclamation militaire connue (= De quoi s'agit-il ?), soit une naïveté de Boquillon rapportée ironiquement par Rimbaud : « Empereur de quoi ? » demande-t-il...

LE BUFFET

P. 80.

1. Poème du recueil Demeny, daté d'octobre 1870. Peu de poèmes de Rimbaud ont été plus souvent reproduits, cités, appris par cœur. Ce poème ne me paraît pourtant pas mériter une telle admiration, ni par son sujet peu original, ni par sa technique. En particulier, Rimbaud me paraît se souvenir ici d'un poème d'A. Lazarche, paru

dans *Le Parnasse* de 1866, *Bric-à-brac*. Notons cependant que dans *Les Étrennes des orphelins*, le poète débutant parlait déjà de l'« armoire » en termes analogues — souvenir probable d'une impression personnelle ; et qu'il s'est plu surtout à évoquer ici des « vicilleries » : le fouillis de vieilles choses qu'il décrit va assez bien avec les « peintures idiotes, dessus de portes, décors... » dont il racontera dans *l'Alchimie du Verbe* qu'il raffolait depuis longtemps. Quel est, du reste, l'enfant qui n'a pas aimé fouiller dans de vieilles malles ou explorer un grenier riche en souvenirs du passé ?

2. Il faut comprendre, je crois, que le buffet verse des parfums engageants comme en verserait un *flot de vin vieux*. Il est possible que Rimbaud se souvienne des vers d'A. Lazarche décrivant ainsi un verre de Venise :

*Ciselés, ses flancs bleus conservaient les parfums
Qu'y laissèrent les vins de Toscane et les lèvres
Des femmes que chantaient les poètes défunts.*

3. Rimbaud affecte ici un ton volontairement enfantin : *Tout plein, vieilles vicilleries* ; la strophe n'en est pas plus heureuse, d'autant plus qu'on y trouve un abus de génitifs qui risque d'entraîner, pour « De femmes ou d'enfants », un contresens déplorable... Dans *Bric-à-brac*, Lazarche évoque

*Quelques groupes piteux de lamentables nippes,
Vaniteux oripeaux transformés en chiffons.*

4. On trouve dans *Les Étrennes des orphelins* des détails analogues sur la « porte brune et noire » de l'armoire et sur son bruissement caractéristique :

*Et l'on croyait ouïr, au fond de la serrure
Béante, un bruit lointain, vague et joyeux murmure...*

M.A BOHÈME

P. 81.

1. Sonnet du recueil Demeny. Il porte en sous-titre *Fantaisie* : Rimbaud a voulu souligner, semble-t-il, qu'il y a dans ce sonnet plus de fantaisie que de réalité : les détails sur le délabrement du costume et sur les nuits passées à la belle étoile contiennent sans doute une bonne part d'exagération. Mais le point de départ est certainement à chercher dans le souvenir qu'Arthur conserve de ses « fugues » ; et la manière dont le goût de l'aventure est associé ici au goût de la poésie est aussi remarquable que la façon mi-émue, mi-ironique dont Rimbaud parle du « Petit-Poucet rêveur » qu'il a été. On ne sait pas trop, du reste, dans quelle mesure il s'agit ici d'un Arthur enfant et rêvant de façon puérile à des « amours splendides », dans quelle mesure interviennent des souvenirs plus récents ;

ΣΧΙΣΤΑ

car enfin, Arthur vient précisément de se livrer à une fugue qui lui a fait traverser la Belgique jusqu'à Bruxelles. Cette pièce charmante est, en tout cas, aussi personnelle cette fois de forme que d'inspiration.

2. Attitude familière à Rimbaud qui, dans sa lettre à Izambard du 12 novembre, écrira : « Allons, chapeau, capote, les poings dans les poches, et sortons. » Cette manière de « faire le poing » indique une attitude hostile à l'égard de l'entourage, un défi.

3. Cette expression amusante montre que le paletot, comme la veste, n'est plus qu'une « idée » de vêtement tellement il est usé.

4. Le *féal* est celui qui reste fidèle à quelqu'un. C'est un vieux mot qui était usité dans les lettres royales : Bayard, Duguesclin sont appelés de « féaux chevaliers ».

5. C'est-à-dire qu'il couchait à la belle étoile. Méral, dont Rimbaud parlera admirativement dans sa lettre du 13 mai 1871, avait écrit dans ses *Chimères* (1866) un poème sur *L'Hostellerie de la belle étoile*. On notera la manière originale dont Rimbaud renouvelle l'expression.

6. Autre notation originale, qui assimile le scintillement des étoiles à une sensation auditive. Déjà dans *Ophélie*, Rimbaud parlait du « chant mystérieux » qui « tombe des astres ».

7. La rosée devient un *vin de vigueur* qui fortifie le marcheur (cf. dans *Le Bateau ivre* : « O future Vigueur ! »). L'expression « Ces bons soirs de septembre » semble une allusion assez précise à la première fugue d'Arthur, le 29 août.

8. Le rapprochement entre les élastiques des souliers et les cordes des lyres est présenté d'une manière amusante, un peu railleuse : Rimbaud se moque de cette exaltation poétique d'un vagabond loqueteux — mais non sans quelque attendrissement sur lui-même.

LES CORBEAUX

P. 82.

1. Ce poème a paru dans *La Renaissance littéraire et artistique* (dirigée par E. Blémont, dont Verlaine avait fait faire la connaissance à Rimbaud à Paris; cf. la lettre de J. Mouquet de 1872) le 14 septembre 1872. Il n'en subsiste aucun manuscrit. J. Mouquet pense que le poème serait de 1872, les « morts d'avant-hier » pouvant désigner les morts de 1870. Mais Bouillane de Lacoste fait remarquer que la versification régulière de ces strophes n'est pas celle des poèmes de 1872; et je crois avec lui qu'il est beaucoup plus plausible de dater cette pièce de 1871. Rimbaud s'est peut-être souvenu, pour l'écrire, de la description faite par Hugo, dans *L'Homme qui rit* (de 1869), d'une ruée hivernale de corbeaux sur un cadavre.

2. Les hameaux *abattus* sont pour Bouillane de Lacoste les hameaux « attristés par l'hiver, mornes » — à moins qu'on ne fasse rapporter *abattus* à *angelus* (« qui se sont abattus sur les hameaux »). Il me semble plus simple de penser à des hameaux détruits, sur lesquels les *angelus* ne résonnent plus.

3. Le même vers se retrouve dans *La Rivière de Cassis*, pièce datée de mai 1872 : il est très possible que Rimbaud ait repris consciem-

ment le vers de 1871. Suivant Gengoux, ces corbeaux sont les Germains (dans *La Rivière de Cassis*, les corbeaux seront appelés « soldats des forêts ») et il y aurait ici un symbolisme sarcastique : Rimbaud souhaitait, il l'a écrit, que l'Ardenne fût « occupée et pressurée de plus en plus immodérément ». Verlaine, au contraire, présentait ce texte dans *Les Poètes maudits* comme « une chose patriotique bien ». Il semble en effet que Rimbaud a voulu faire du corbeau le « crieur du devoir », qui doit sans cesse rappeler aux Français les morts qui ont été sacrifiés et les raisons de la défaite.

4. L'expression est étrange : pourquoi pas plutôt les morts « d'hier » ? Suivant Gengoux, il s'agirait des morts de *Quatre-vingt-douze*; mais peut-être les morts de la guerre sont-ils d'*avant-hier* par rapport à ceux de la Commune, morts en 1871.

5. Le passant doit « repenser » non seulement aux morts, mais au régime qui a entraîné leur sacrifice, et se sentir fortifié dans le *devoir* républicain.

6. Les *faucettes de mai* sont, dit Bouillane de Lacoste, des symboles d'espérance et de confiance en l'avenir. Mais comment peut-il arriver à ce sens, alors que Rimbaud parle au contraire de la *défaite sans avenir* ? Il semble au contraire que Rimbaud demande qu'à la fin de l'hiver, comme consolation dernière, les faucettes de mai reviennent dans les bois où reposent, « enchaînés » par la mort, les soldats victimes d'une défaite dont ils ne sont pas responsables. Tout le poème traduit l'horreur d'une défaite et d'une mort stupides.

LES ASSIS

P. 83.

1. Poème recopié, en août 1871, par Verlaine qui présentera ainsi le poème dans *Les Poètes maudits* : « *Les Assis* ont une petite histoire qu'il faudrait peut-être rapporter pour qu'on les comprit bien. Arthur Rimbaud, qui faisait alors sa seconde en qualité d'externe au lycée de *** (Charleville) se livrait aux écoles buissonnières les plus énormes, et quand il se sentait — enfin ! fatigué d'arpenter monts, bois et plaines nuits et jours, car quel marcheur ! il venait à la bibliothèque de ladite ville et y demandait des ouvrages malsonnants aux oreilles du bibliothécaire en chef, dont le nom, peu fait pour la postérité, danse au bout de notre plume, mais qu'importe le nom d'un bonhomme en ce travail malédictif ? L'excellent bureaucrate, que ses fonctions mêmes obligeaient à délivrer à Rimbaud, sur la requête de ce dernier, force contes orientaux et libretti de Favart, le tout entremêlé de vagues bouquins scientifiques très anciens et très rares, maugréait de *se lever* pour ce gamin, et le renvoyait volontiers, de bouche, à ses peu chères études, à Cicéron, à Horace, à nous ne savons plus quels Grecs aussi. Le gamin, qui, d'ailleurs, connaissait et surtout appréciait infiniment mieux ses classiques que ne le faisait le birbe lui-même, finit par « s'irriter », d'où le chef-d'œuvre en question. » Mais le terme d'*assis* devient évidemment symbolique ici, et désigne tous ceux qui vivent d'une manière routinière, passive, les « bureaucrates » surtout que l'amateur de marche et de plein air a en aversion. La vigueur de la

ΜΠΟΕΜΙΚΗ ΖΩΗ

(Φαντασία)

Τραβούσα πέρα, μες στις τρύπιες τσέπες οι γροθιές μου,
Το πανωφόρι γίνονταν κι αυτό ιδανικό
Βάδιζα κάτω από τον ουρανό, ω Μούσα, κι ήμουν ο
μπιστικός σου.

Κι ω, πόσους ονειρεύτηκα εξαίσιους έρωτες.
Το μόνο μου βρακί μια τόση τρύπα είχε!
- Κοντορεβυθούλης ρέμβαζα, και ξεκούκιζα στο διάβα μου
Ρίμες. Κι είχα για χάνι την Άρκτο τη Μεγάλη,
- Τ' αστέρια μου, ψηλά, πόσο γλυκά που θρόιζαν!

Και τ' άκουγα, και καθόμουν στων δρόμων τα χαντάκια,
Τα όμορφα του Σεπτέμβρη βράδια, κι ένιωθα τις σταγόνες
Της δροσιάς στο κούτελο, λες κι ήταν κρασί βαρβάτο.

Ριμάροντας μες σε φανταστικές σκιές,
Για λύρες, τα λάστιχα τραβούσα
Των πληγιασμένων παπουτσιών με το ένα πόδι πάνω στην
καρδιά!

Μτφρ. Γ. Σπανός

Εκδ. ηριλέων, Αθήνα 1984

ΟΙ ΚΑΘΙΣΤΟΙ

Γιομάτοι κρεατοελιές, βλογιοκομμένοι, με μάτια που 'χουν
γύρω
Δαχτυλίδια πράσινα, με χοντροδάχτυλα γαντζωμένα στα
μεριά τους,
Με το βρέγμα διάστικτο από ακαθόριστες μοχθηρίες
Σαν τις λεπρές ανθοφορίες των γέρικων τοίχων.

Έχουν μπολιάσει, μ' έναν έρωτα επιληπτικό
Το τρελό τους σκέλεθρο πάνω στους μαύρους, πελώριους
σκελετούς
Των καρεκλών τους. Τα πόδια τους, με τις ραχιτικές τους
βέργες
Δένονται πάνω τους ξανά για μέρες και για βράδια!

Οι γέροι αυτοί πλεξίδα έχουν γίνει με τα καθίσματά τους
Νιώθουν ήλιους δυνατούς το πετό τους να κεντούν,
Και, κοιτώντας το τζάμι όπου μαραίνονται τα χιόνια,
Τρέμουν το οδυνηρό τους βατραχίσιο τρέμουλο.

Κι οι Έδρες πόσο καλές! Βρακωμένη, σκουρόχρωμη
Βουλιάζει η ψάθα στις γωνιές των πισινών τους.
Η ψυχή των γέρικων ήλιων ανάβει φασκιομένη,
Στις πλεξίδες των σταχυών που φούσκωνε το σπόρο.

Κι οι Καθιστοί, το γόνα μες στα δόντια, πιανίστες άβγαλτοι,
Τα δέκα δάχτυλα κάτω απ' το κάθισμα, που βογγά σαν
ταμπούρλο,
Ακούν οι ίδιοι να παφλάζουν θλιβερές βαρκαρόλες,
Κι οι κεφαλές τους αρμενίζουν μέσα στο μπότζι του έρωτα.

- Ω! Μην τους σηκώστε! Θα ναυαγήσουν...
Αναδύονται γκρινιάζοντας, ίδιοι χαστουκισμένοι γάτοι,

*Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;
Mon paletot aussi devenait idéal ;
J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal ;
Oh ! là là ! que d'amours splendides j'ai rêvées !*

*Mon unique culotte avait un large trou.
—Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.
—Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou*

*Et je les écoutais, assis au bord des routes,
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ;*

*Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,
Comme des lyres, je tirais les élastiques
De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur !*

*Πορευόμενον με τη γροθιά σε τσέπη ξεφτιστή,
Κι ιδανικό μου το παλτό γινόταν. Τριγυρνούσα
Κάτω απ' τα ουράνια κι ήμωνα θεράποντάς σου, Μούσα:
Ω, ω, τι εξάίσιους έρωτες που έχ' ονειρευτεί!*

*Κι είχε το μόνο μου βρακί φαρδιά μια τρύπα, ενώ
Σα κοντορεβιθούλης πες, ρίμες ξεσπείραγα όλο.
Η Μεγάλη Άρκτος μου ήτανε το πανδοχείο, στο Θόλο.
Τ' αστέρια κάνανε γλυκά φρου-φρου στον ουρανό.*

*Τ' άκουγα, μήνα Τρυγητή, στην άκρη εκεί του δρόμου,
Που ένιωθα τις δροσοσταλιές πάνω στο μέτωπό μου
Σαν το κρασί το δυνατό, στην ήσυχη βραδιά!*

*Ριμάροντας μ' αλλόκοτους ίσκιους εγώ από γύρα,
Των χαλασμένων παπουτσιών τράβαγα, σαν σε λύρα,
Τα λάστιχα, με το 'να μου το πόδι στην καρδιά!*

Απόδοση: Γιώργος Κοτζιούλας (?)

Επιφ. Ζαχαράκης
Αθήνα 2007